

On le voit, l'avenir n'est pas couleur de rose et les neutres n'ont qu'à se bien tenir. Ils en verront de belles, sous la férule de l'Amérique qui a déjà traité la Suisse de la façon que l'on sait en lui fournissant céréales et matières premières sans compensations. A vrai dire, nous ne nous étions pas imaginé, avant de lire l'article de la *Gazette de Voss*, quel désastre constituerait pour notre pays l'anéantissement de la *Mitteleuropa*, envoyée à vau l'eau par ces envieux et méchants Atlantiques. Nous voyons aujourd'hui le péril dans toute son horreur.

Et nous comprenons que M. Schaffner, dans une lyrique envolée, s'exclame : Oublions nos sympathies ou nos antipathies (oublions surtout les dernières, sans doute) envers l'Allemagne. Ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Pas plus qu'il ne s'agit de disputer sur la question tout académique et qui ne sera jamais résolue — de savoir à qui incombe la responsabilité de la guerre !

Ce qu'il faut, c'est — je vous le donne en mille ! — « rappeler aux Atlantiques le respect dû aux neutres et qu'il ont désappris » !

C'est à Berlin, sans doute, qu'ils l'iront réapprendre, à Berlin, où l'on est fondé comme pas un à s'ériger en modèle dans ce domaine. M. Schaffner, décidément, n'a pas le sens du grotesque. Il a fait là une trouvaille unique...

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Stendhal à l'Odéon.

Barral, de retour de Naples, me trouva vivant avec une actrice charmante, qui, chaque soir, à onze heures et demie, venait s'établir dans mon lit... (*Souvenirs d'Egotisme*, 58.)

Stendhal vient de reparaitre à l'Odéon, qu'il ne fréquentait plus depuis un grand siècle. On affirme qu'il est pour quelque chose dans la pièce qu'on y donne aujourd'hui (1). Sur tous les piliers du vieux théâtre, au milieu de larges affiches d'un jaune serin, son nom glorieux accroche l'œil distrait du passant.

Mais, en 1811, Henri Beyle, qui était seul dans le secret de sa gloire future, songeait moins souvent à elle qu'à ses amours. Et c'est à l'Odéon que ses amours le ramenaient. Les jours d'opéra-buffa, il s'en venait, à la petite porte des coulisses, chercher sa maîtresse Angelina Béreyter.

En ce temps-là, M. de Beyle (2) était encore dans tout le feu d'une jeunesse ardente. Court et râblé, replet et vif, toujours vêtu avec

(1) Mais, comme Stendhal parlait français, il n'est assurément pour rien dans les quelques lignes que firent imprimer, à l'occasion de la répétition générale, MM. Paul Ginisty et Paul Gavault. Ces messieurs placent leur *Chartreuse de Parme* sous le « charmant égide » (*sic*) des beaux vers d'Henri de Régner, que ce masculin dut surprendre.

(2) C'est ainsi que l'*Almanach Impérial* écrit son nom, et qu'il signe lui-même.

une élégance exquise, il courait les salons des belles et les antichambres des ministères, infatigable comme un soldat de Napoléon, doublé d'un don Juan. Amoureux, ambitieux, et philosophe par surcroît, il courtisait quatre ou cinq femmes, observait les hommes, et déjà songeait à une préfecture. M^{me} la comtesse Daru n'avait rien à lui refuser.

Ses amis, malveillants comme des amis, raillaient fort sa fatuité. Ne le voyait-on pas brusquer les garçons du café Hardy, en homme important que de grandes affaires attendent, tandis que piaffait à la porte le cheval de son cabriolet? On le rencontrait au palais de Saint-Cloud, on le retrouvait le soir à l'opéra-bouffe. M. de Beyle, — brève et brillante période dans sa besogneuse existence, — M. de Beyle avait de l'argent, et prétendait en jouir. Depuis que, adjoint aux commissaires des guerres, auditeur au Conseil d'Etat, inspecteur des bâtiments de la Couronne, il cumulait les honneurs avec les traitements, la munificence du trésor impérial lui permettait tous les luxes. Angelina fut un de ces luxes. Un fonctionnaire si élégant et si bien en cour se devait à lui-même de prendre sa maîtresse dans un théâtre subventionné. Comme il n'avait que vingt-huit ans, il la prit à l'Odéon.

Beyle n'était-il pas destiné à avoir pour maîtresse une femme de théâtre? Dès l'âge le plus tendre, il avait nourri une double ambition : faire des comédies comme Molière, et vivre comme lui avec une actrice. Il venait de réaliser la moitié de son rêve.

Et c'est ainsi que, chaque soir, M^{lle} Béreyter venait « s'établir » dans son lit.

§

La salle toute neuve de l'Odéon abritait alors une double troupe et un double spectacle. Les lundi, mercredi et samedi, on y entendait sonner gaîment les tendres mélodies de Paësiello ou de Cimarosa, les roulades et les fioritures des chanteurs italiens (1). Les autres jours de la semaine appartenaient aux sèches comédies de Picard ou de ses émules, et à la troupe du *Théâtre de l'Impératrice*. M^{lle} Béreyter prenait rang dans la compagnie d'opéra-bouffe. Elle y apparaît pour la première fois en 1809 (2), modestement placée, ainsi qu'elle le sera toujours, à la fin de la liste des actrices. Nous l'y retrouvons, comme *seconda e terza donna*, en 1810 et en 1811.

Vers ce temps-là (3), Beyle fit, nous ne savons comment, la con-

(1) Le Théâtre italien, en 1811 et 1812, était dirigé par le compositeur Spontini, que remplaçait Paër en 1813.

(2) *Almanach Impérial*. M^{lle} Béreyter semble donc avoir été engagée dans la troupe en même temps que celle-ci passait du Théâtre Louvois à l'Odéon.

(3) Impossible de préciser le moment où commença cette liaison : au plus tard dans la première moitié de 1811 (*Jour.*, 366, 424), mais peut-être dès 1810 (cf. *Gorr.*, I, 363). Si Angelina est celle que Stendhal appelle, dans son *Journal de*

naissance de cette jolie fille. Conquête apparemment facile. Tandis qu'auprès de la comtesse Daru il jouait le rôle de Chérubin, — un Chérubin monté en grade, mais toujours mélancolique et timide (1), — il prenait sa revanche auprès d'Angéline, en l'enlevant à la cavalière. Une victoire aussi aisée laisse peu de souvenirs, et paraît fade. Quand Beyle, vieilli, traçait sur le sable des Monts Albains les noms des amies de son cœur, s'il inscrivit, à côté de onze autres femmes, Angéline Béreyter, ce fut pour ajouter aussitôt qu'il ne l'avait jamais aimée. Pauvre Angéline !

Ne l'aimant point, il la garda plus longtemps qu'aucune de ses maîtresses. Pas de déceptions avec elle. Il ne lui avait pas prêté, comme il fit imprudemment à tant d'autres, une belle âme. Il suffisait qu'elle eût un corps agréable, de la fraîcheur, et de la gaieté. Ce sont qualités solides, et qui, donnant moins de part à la fantaisie du rêve, laissent moins de place aux désillusions. Lui-même nous apprend que M^{lle} Angéline avait une belle gorge, et, nous le savons, elle était ainsi selon les goûts de Beyle. Il nous laisse entendre que le reste était à l'avenant (2). Quant au caractère, cette « bonne petite » possédait une heureuse nature; elle ne faisait point la renchérie, ni la cruelle, ni la prude. C'était une compagne appétissante, et d'habitudes régulières. Beyle chaque soir la retrouvait dans son logis boulevardier (au 3 de la rue Neuve de Luxembourg, aujourd'hui rue Cambon), en compagnie d'une bouteille de champagne et d'un perdreau froid. Et son jeune appétit se trouvait bien de ce double repas, friand et toujours servi.

Angéline était justement la maîtresse de tous les jours qu'il fallait à un enthousiaste, à un rêveur tendre comme Beyle, dont l'âme mélancolique s'était assez bizarrement logée dans le corps robuste et gourmand d'un épicurien. En son existence de dilettante et de voluptueux, cette enfant gracieuse avait sa place, tout comme les estampes qui ornaient les murs de son élégant appartement. La vanité de Beyle, et son goût, étaient satisfaits comme le reste.

N'oublions pas non plus qu'Angéline chantait la musique de Cimarosa (3). Beyle, grâce à elle, s'offrait à domicile l'opéra-bouffe. Bien qu'elle ne fût ni la Malibrán ni la Pasta, en l'écoutant, il s'instruisit, il se forma l'oreille, et mit dans sa mémoire de jolis airs. Cette bonne Angéline a sa petite part dans les livres que Stendhal écrivit plus

1811, « le petit ange » (366, 369), ce serait sur le conseil de F. Faure, son grave et misanthrope ami, qu'il se serait résolu à orner sa vie de cette élégante compagne.

(1) Bien qu'il s'encourageât, mais en vain, à plus d'audace : « On finit par mépriser un nigaud qui ne profite de rien ! » (Journal du 27 avril 1810, inédit.) Et le 1^{er} mai, il déclarait de lui-même : « C'est un niais ! »

(2) *Journal d'Italie*, 110.

(3) « Ang... me fait de bonne musique.. » (*Corr.*; I, 397).

tard sur la musique : la *Vie de Haydn*, et la *Vie de Rossini*, — livres que sans doute elle n'a jamais lus.

Enfin, seule de toute ses maîtresses, Angéline Béreyter ne fit jamais souffrir Beyle. Elle ne lui donna point le bonheur, mais beaucoup de plaisir, et nul regret. Quand il l'aura quittée, et qu'il se sera remis, dans l'amoureuse Milan, à vivre les grandes et mortelles passions, il lui arrivera de penser à Angéline. Ce sera pour lui envoyer ses amis. Il ne doutera point, connaissant son cœur excellent, qu'elle ne leur fasse le même accueil qu'à lui-même. Et il n'en sera point jaloux.

§

Pendant trois ans, — au temps de ses chevaux fringants et de son cabriolet « très à la mode », qui lui avait coûté 2.100 francs, — Beyle conserva cette amie mélodieuse et bien faite. A vrai dire, un homme d'esprit comme Beyle devait se lasser quelquefois d'une maîtresse qui n'en avait point. Il avait beau ne la voir généralement qu'aux heures où Angéline lui pouvait faire apprécier ses autres mérites : il lui arrivait de s'ennuyer avec elle. « L'amour, disait-il, est comme une fièvre qui vient en même temps à deux personnes ; celui qui est le premier guéri est diablement ennuyé par l'autre ; aussi ai-je une théorie superbe et géométrique sur l'art de couper la queue aux passions (1) ». Mais Beyle n'était point si méchant. Partait-il pour quelque lointain voyage : il quittait Angéline sans la moindre peine. Mais, au bout de quelques jours, il regrettait de n'avoir plus sous la main cette amie fraîche et complaisante. Bientôt il s'attendrissait en songeant à elle (2). Et il rêvait, en revenant, au plaisir de la retrouver au coin de son feu (3).

Il fallait cette petite actrice d'opéra-bouffe, la seule compagne avec laquelle il ait jamais fait ménage (4), pour nous révéler un Stendhal assez inédit, un Stendhal casanier, bourgeois, conjugal presque.

De la lassitude, puis du regret, enfin la joie du retour : il en fut ainsi en 1811, quand Beyle fit son voyage d'Italie, en 1812, quand il quitta Paris pour Moscou, — et la Bérésina. Cette fois il était revenu épuisé de corps et d'âme. Une bonne nourriture, et Angéline, qui était toujours là, contribuèrent à le remettre. Et Dieu sait quand aurait fini une liaison aussi commode, (5) qui se fortifiait, en quel-

(1) *Corr.*, I, 397 ; l'éditeur n'a su lire ni le nom d'Angéline, ni la date de la lettre, qui doit être de 1812. Dès 1811 Beyle parlait déjà de cet ennui (*Jour. d'It.*, 110).

(2) *Jour. d'It.*, 237.

(3) « ... Je me figurais cette bonne petite A... m'attendant avec tout son amour, dans mon appartement, auprès d'un bon feu. » (*Corr.*, I, 375).

(4) Sauf peut être, pendant quelques mois, à Marseille, Mélanie Guilbert, une tragédienne celle-là. Mais l'aventure s'était terminée aigrement.

(5) C'est d'elle sans doute qu'il écrit (*Jour.*, 422) : « ce n'est plus qu'une commodité, mais à laquelle je tiens beaucoup. » La liaison durait encore, semble-t-il, en mars 1814 (*Corr.*, I, 414).

que manière, par l'indifférence, si Napoléon ne fût pas tombé, entraînant Beyle dans sa chute. Mais, tandis que son amant quittait la France pour de longues années, Angéline, indifférente au renversement des empires, conservait, au milieu des révolutions, sa place dans la troupe d'opéra-buffa. Parmi ceux qui étaient devenus les « Comédiens ordinaires du roi, » M^{lle} Béreyter apparaît une dernière fois en 1816 (1); mais le *Théâtre royal italien* avait passé alors de l'Odéon à la salle Favart.

Cependant Stendhal faisait l'amour à Milan, et avait renoncé à tous ses droits sur Angelina Béreyter. Au reste, la modicité de ses ressources ne lui permettait plus alors que l'amour-passion.

§

Si l'ombre de M. de Stendhal revient hanter encore les sombres galeries odéoniennes, que les nuits de guerre ont faites propices aux fantômes et aux amoureux, je doute que le gai et fragile souvenir d'Angelina Béreyter suffise pour l'y ramener. Sans doute à sa place, — dans sa loge peut-être, — trouverait-il aujourd'hui celles qui, pour la première fois, ont fait revivre dans leur jeune grâce la duchesse Sanseverina et Clelia Conti(2); et M. de Stendhal, plus encore que Fabrice del Dongo, porte un cœur faible devant la beauté. Et puis ne pourrait-il pas se rappeler le temps où, pour entendre le *Matrimonio segreto*, il revenait à toutes brides de St-Cloud jusqu'à l'Odéon?

Mais je crains qu'aujourd'hui, malgré Gina et Clelia, malgré le souvenir de Cimarosa, l'ombre de Stendhal ne se soit enfuie à jamais loin de l'Odéon, indignée qu'on ait osé, du plus profond, du plus subtil et du plus tendre de ses romans, faire un mélodrame pour cinéma.

14 octobre 1918.

PAUL ARBELET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

- | | |
|--|---|
| Auguste Gauvain : <i>L'Europe au jour le jour. Tome V : La deuxième guerre balkanique, 1913</i> ; Bossard. 9 » | L. de Lanzac de Laborie : <i>Correspondances du siècle dernier : Un projet de mariage du duc d'Orléans (1836). Lettres de Léopold 1^{er} de Belgique à Adolphe Thiers (1836-1864)</i> ; Beauchesne. 4 » |
| René Herval : <i>Huit mois de révolution russe</i> (juin 1917-janvier 1918); Hachette. 3 50 | Louis de Voinovitch : <i>Yougoslavie et Autriche</i> ; Bloud. 0 60 |
| J.-J. Jusserand : <i>En Amérique jadis et maintenant</i> ; Hachette. 3 50 | |

(1) *Almanach Royal*.(2) M^{lles} Jeanne Briey et Suzanne Nivette, qui appartiennent désormais à l'histoire stendhalienne.